



Syria
Archéologie, art et histoire

93 | 2016

Dossier : L'épigraphie grecque et latine au Proche-Orient (Jordanie, Liban, Syrie)

De Saba à Axoum : un manuel d'architecture

François Villeneuve



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4732>

DOI : 10.4000/syria.4732

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2016

Pagination : 403-408

ISBN : 978-2-35159-723-1

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

François Villeneuve, « De Saba à Axoum : un manuel d'architecture », *Syria* [En ligne], 93 | 2016, mis en ligne le 01 novembre 2016, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/4732> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.4732>

SYRIA

ARCHÉOLOGIE, ART
ET HISTOIRE

Tome 93, Année 2016



L'ÉPIGRAPHIE GRECQUE ET LATINE AU PROCHE-ORIENT
(JORDANIE, LIBAN, SYRIE)

DE SABA À AXOUM : UN MANUEL D'ARCHITECTURE ¹

François VILLENEUVE
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 7041, ArScAn

Ce livre est conçu par son auteur principal, J.-F. Breton (JFB), comme un petit manuel de recherche, consacré à l'architecture du Yémen et de l'Éthiopie au I^{er} millénaire av. J.-C. et dans la première moitié du I^{er} millénaire apr. J.-C. Assurément pour favoriser une diffusion et un lectorat maximaux, il contient à la fois les textes français (p. 5-104) et anglais (p. 177-266) de l'ouvrage. Le cahier d'illustrations en noir et blanc, de belle qualité et aux légendes bilingues, est commun aux deux parties, p. 105-176. Le texte est suivi, p. 267-272, d'un glossaire français des termes techniques d'architecture et de la taille de la pierre (comportant les traductions anglaises des termes), d'une riche bibliographie (p. 273-291) organisée par thèmes (généralités puis zones de l'étude), enfin d'un index des noms propres (p. 293-294), avant la table des figures et la table des matières détaillée et bilingue.

C'est un bel outil. Un glossaire anglais aurait été utile. Une note liminaire indique que les parties française et anglaise ne sont pas nécessairement une traduction fidèle l'une de l'autre, certains points étant plus développés ou plus résumés dans telle version : ce parti pris surprend car aucun lecteur, même bilingue, ne lira deux fois chaque chapitre, dans les deux langues — dès lors une petite déperdition d'information est inévitable. Une de ces différences de contenu paraît manifeste (alors que par ailleurs elles semblent en fait plutôt rares) : le chap. IV, *Maçonnerie et éléments architecturaux*, porte en français sur les VIII^e-I^{er} s. av. J.-C., mais en anglais sur les 9th cent. BC - 5th cent. AD ; en réalité, la différence semble venir d'une erreur dans le titre anglais de ce chapitre, les données exposées ici, comme dans le texte français, ne dépassant guère le tournant de l'ère commune. Quant aux figures, elles sont très soigneusement ordonnées pour illustrer le texte : dans l'ordre des huit chapitres puis par ordre d'appel dans chaque chapitre. On aurait beaucoup gagné à ce qu'elles fussent insérées dans les textes (mais en les dédoublant donc en alourdissant le volume et les coûts), alors qu'en cahier suivi, leur utilisation directe (sans le texte) est malaisée : le temple de Bārān à Mā'rib se trouve par exemple illustré fig. 4.20 puis fig. 7.16-17.

Les pays riverains du sud de la mer Rouge bénéficient depuis quelques années de l'intérêt des historiens, y compris récemment pour la période équivalant à l'époque romaine et à l'Antiquité tardive. Ces travaux d'allure brillante, souvent tournés vers la géopolitique et les échanges Méditerranée-Inde, ne dispensent pas de bilans plus techniques. Au terme de quarante années fastes de travaux archéologiques au Yémen et alors que les recherches de terrain, maintenant bloquées au Yémen, prennent un nouvel essor en Éthiopie ou au port antique érythréen d'Adoulis, JFB fait bénéficier le lecteur de sa connaissance exhaustive des publications des travaux anciens conduits dès le début du XX^e s., et de sa propre connaissance du terrain : Hadramawt et Jawf, au Yémen, puis Tigray en Éthiopie. Partant des

1. À propos de : Jean-François BRETON, en collaboration avec Jean-Claude BESSAC, *Les bâtisseurs des deux rives de la mer Rouge : traditions et innovations architecturales du IX^e siècle avant J.-C. au VI^e siècle après J.-C. [Builders across the Red Sea: Ninth Century BC to Sixth Century AD]*, *Annales d'Éthiopie*, hors-série 5, Paris / Addis-Abeba, De Boccard / Centre français des études éthiopiennes, 2015.

données bien connues sur l'existence d'une influence sabéenne en Éthiopie dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et d'une souveraineté abyssine en Arabie du Sud-Ouest entre 525 et 570 apr. J.-C., et du constat (esquissé dès 1906-1907 par la deutsche Aksum-Expedition) d'une certaine communauté architecturale — grande architecture de pierre, hautes élévations, motifs décoratifs, usage du bois, et parfois types vraiment identiques — le livre ne peut manquer d'être comparatif, avec la vocation normale en pareil cas à souligner ce qui est proche, mais aussi en cernant en tous domaines les différences : l'une, manifeste, réside dans les immenses stèles monolithes d'Axoum (fig. 8.4-8.11), qui n'ont pas d'équivalent en Arabie du Sud (nullement comparables aux petites stèles de type bétyle connues dès le VIII^e s. au temple d'Athtar à as-Sawdā' au Yémen, comme dans la région d'Axoum aussi). Commodité typographique : les passages relatifs à l'Arabie sont en caractères droits, à l'Afrique en italiques : ce qui autorise aussi une lecture rapide éliminant l'une ou l'autre, en fonction des besoins. Outre l'intérêt premier porté à la pierre et au bois, JFB n'omet pas de mentionner, chaque fois que les données le permettent, l'utilisation de la brique crue — certes souvent restée inaperçue des travaux archéologiques anciens, qui parfois aussi avaient détruit les restes calcinés d'architecture de bois mêlés de terre.

L'introduction propose un résumé des diverses périodisations, complexes et sans accord entre les écoles, pour l'Éthiopie et pour l'Arabie du Sud aux premiers millénaires av. et apr. J.-C. jusque vers 600. La suite se développe ensuite en huit chapitres. Au chap. I, JFB caractérise en géographe les pays considérés, du point de vue des reliefs, extrêmement marqués et contrastés, comme des précipitations, de l'hydrographie et de la végétation. L'originalité commune de l'ensemble Éthiopie-Yémen par rapport à son voisinage (association de petites zones côtières planes, de versants abrupts et de hautes montagnes ; rôle de la mousson) est soulignée. Cette présentation dense mais abordable permet au lecteur non familier de l'Éthiopie, du Yémen, ou des deux, de s'y retrouver dans les chapitres suivants. Elle offre aussi un développement, majeur pour le sujet, sur les ressources en bois d'œuvre, essentielles pour les ossatures de bois qui se dressaient sur les socles en pierre portant les monuments, au Hadramawt notamment (poutres peintes, consumées à l'étouffée, du palais de Shabwa) : les acacias et les jujubiers des basses terres des deux rives sont mentionnés, ainsi que les ficus sur les escarpements et les très hauts génévriers au-dessus de 2 000 m. Sur les deux rives, la déforestation est patente. On manque semble-t-il d'études xylologiques et anthracologiques, car dans ce chapitre comme au chap. III le lien entre la végétation actuelle et les données des sites archéologiques n'est pas établi. Le chapitre s'achève sur une présentation de l'agriculture sud-arabique en terrasses, apparue dès l'âge du Bronze semble-t-il, comme l'utilisation des eaux de crue dans la Tihama, la plaine côtière. Du côté africain, le vaste système d'irrigation d'Adoulis (1 600 ha), qui semblerait avoir fonctionné du III^e s. av. J.-C. au VIII^e s. apr. J.-C., pourrait résulter d'une influence sud-arabique sur la rive africaine.

Le chap. II expose densément l'histoire de la découverte des deux zones, et de leurs similitudes. L'exploration archéologique de l'Éthiopie du Nord a précédé (1906-1907, Littmann et Krencker : Axoum, Adoulis, Matarā) celle de l'Arabie du Sud-Ouest (1928, Rathjens et von Wissmann : sanctuaire d'Al-Huqqa, d'emblée idéaltypique), qui connaît ensuite quelques rares expéditions dans les années 1940 et 1950, avant le *floruit* soudain du milieu des années 1970 qui dura jusqu'à la fin des années 2000. L'Éthiopie n'avait guère connu que les grands travaux de F. Anfray à Yeha à partir des années 1960, puis les expéditions à Axoum de N. Chittick, R. Fattovich et D. Phillipson dans les années 1970 puis 1990 : elle a vu les recherches archéologiques s'épanouir depuis la fin des années 2000, en partie comme terre de repli pour les anciennes missions étrangères au Yémen. Malgré ces décalages temporels, les équivalences formelles entre les deux rives, témoignant d'échanges de savoir-faire, plus précisément de l'intervention de maçons sabéens au Tigray dès les VIII^e-VII^e s., ont été établies dès les années 1980, des similitudes fortes pour le temple d'Almaqah à Yeha se laissant voir sur des édifices de Ma'in, Sirwāh, Mā'rib ou Barāqish. Structurellement, le point de ressemblance le plus manifeste est un soubassement en pierre à caissons alignés, portant une plateforme précédée d'un propylône à piliers monolithes accessible par un escalier monumental ; la superstructure sur la plateforme étant à ossature de bois (et souvent à remplissage de briques crues), selon le schéma observable au Temple 1 de Tamna'. D'autres éléments de rapprochement sont apparus peu à peu, tels les bâtiments à piliers de pierre (à section octogonale

parfois)² portant chapiteaux à bandes plates, une formule qui tôt a conduit les savants à se demander s'il s'agissait de substituts à des piliers de bois, indice possible d'une déforestation précoce ; tels encore les panneaux décoratifs à motifs encastrés ou les frises d'ibex (qui, de Sirwāh et de Yeha, ornent la couverture de ce livre).

Le chap. III, dû principalement à J.-C. Bessac, traite des matériaux de construction. Techniquement précis et exhaustif sur les pierres, fourmillant d'indication de première importance — très bonne qualité et facilité de façonnage des calcaires fermes ; quasi-équivalence du tuf volcanique de Mā'rib à la brique crue en dureté ; coût de production du plâtre inférieur à celui de la chaux même si le gypse est rare ou lointain, du fait de la moindre quantité de combustible — ce chapitre est décevant au regard du sujet du livre, ne présentant, sur la pierre, que les données sud-arabiques, et même presque exclusivement de la seule Shabwa. Les données sur la brique crue, malgré les bonnes intentions, sont de maigreur extrême ; presque autant celles sur les métaux.

La maçonnerie et les éléments architecturaux font l'objet du chap. IV. JFB y expose méthodiquement et élégamment les appareils — monolithique, cyclopéen, en pierres sèches, régulier — et les techniques d'assemblage, décrites avec des dimensions normatives. Le principe du mur à un rang de pierres parementées sur une seule face, renforcé à l'arrière par un doublage de pierres tout venant (en fondation) et de briques crues (en élévation), est le plus commun en Arabie du Sud-Ouest. Des techniques très sophistiquées et d'endurance à toute épreuve apparaissent ici ou là : au bâtiment à redans d'Al-Baydā' : blocs taillés en plan en trapèze, imbriqués tête bêche l'un dans l'autre ; au barrage de Mā'rib, boutisses à queue trapézoïdale ; sur une tour de Ma'īn et au palais de Shabwa, doubles boutisses d'angle — une technique née sans doute en Arabie du Sud et apparue peut-être dès le VI^e ou V^e s., mais la chronologie des bâtiments est très souvent sujette à hésitations. L'appareil régulier pourrait être apparu en Arabie dès l'époque archaïque, X^e ou IX^e s., sur les remparts. Il est ensuite utilisé, isodome, à deux cours, avec des ressemblances frappantes, dans les maçonneries des temples de Yeha au Tigray et de Ma'īn et Barāqish en Arabie. Un élément architectural original et très caractéristique est le soubassement de murs de pierres délimitant des caissons, puissant de plusieurs mètres de hauteur, présent en Arabie dès l'époque archaïque ; les caissons sont bourrés de tout-venant puis couverts d'assises de briques crues et d'un sol de mortier, quand ils ne sont pas — rarement — laissés vides pour faire fonction de caves. Ce socle (5 m de haut au palais de Shabwa, 10 m à Tamna') porte une élévation variable, mais importante — estimée à 10 m à Shabwa. Les propylônes, de temples mais aussi de tombes (Mā'rib), généralisés à toute la zone sud-arabique dès les VII^e-VI^e s., font l'objet d'une présentation détaillée ; il est remarquable que les colonnes (par opposition aux piliers) ne sont pas antérieures, en Arabie du Sud-Ouest, au début de l'ère commune ; les piliers maçonnés à section circulaire, quant à eux, communs en architecture axoumite dans les caissons pour porter les planchers des rez-de-chaussée, n'apparaissent pas en Arabie. Le chapitre se termine par un développement sur les banquettes, dans les portes d'enceintes urbaines notamment.

Le chap. V poursuit l'inventaire : architecture en brique crue et en bois. Quasiment absente des textes sud-arabiques (deux occurrences), la brique crue n'en joue pas moins un rôle majeur, comme révélé surtout par l'archéologie récente au Yémen et à Najrān. Outre que les niveaux très anciens (XII^e-VI^e s.) d'un site majeur comme Shabwa montrent au centre de la ville une architecture de briques, on trouve massivement des plateformes de briques crues en noyau des soubassements, recouverts de pierres, de grands édifices (palais royal et grand temple de Shabwa) ; des massifs considérables de briques crues dans les courtines et tours de remparts (jusqu'à 7 m de hauteur à Barāqish) — parementés en pierre en face externe ; et un habitat oasien majoritairement en brique, singulièrement sous la forme de superstructures en briques établies sur des plateformes en pierre (site d'Al-Ukhdūd à Najrān). Il existe aussi quelques occurrences de pavements en brique crue et d'architecture en terre (bauge). Comparées aux données arabiques, celles d'Éthiopie sur la brique crue restent embryonnaires ; en revanche les tombes d'Axoum recèlent des exemples d'arcs en brique cuite. Sur le bois en architecture (grandes

2. On les trouve maintenant jusqu'à Dedan, et, hexagonaux, à Hégra dans le Hijāz du Nord.

ossatures, souvent visibles de l'extérieur, très techniquement décrites ici), l'épigraphie sud-arabique est discrète, contribuant à montrer, avec les datations au C14, un usage continu du bois comme matériau majeur, de 800 av. J.-C. (Raybūn 1) jusqu'à la reconstruction du palais de Shabwa au moins (vers 250 apr. J.-C.) et sans doute plus tard. Les ossatures des édifices recèlent quelques particularités constantes : absence de toute pièce oblique, angles réalisés sans assemblages ni poteaux corniers. En Éthiopie, la durée d'usage des renforcements de bois dans les murs est tout aussi longue : de la période archaïque (VIII^e-VI^e s., à Yeha) aux palais de la période axoumite (III^e-VII^e s.). L'architecture de bois s'exprime aussi dans les plafonds à caissons : à Shabwa comme surtout dans les églises du Tigray.

Sur les bases ainsi posées, les deux chapitres suivants traitent des grands ensembles bâtis : fortifications et urbanisme, puis maisons et palais. Le chap. VI, presque uniquement sur l'Arabie du Sud-Ouest, présente les enceintes et leurs portes, les voiries et plans urbains. Dans le Tigray, de façon très originale, aucun établissement ne semble avoir connu de défenses urbaines. Les enceintes sud-arabiques, historiquement, ne s'expliquent pas que par des préoccupations défensives : aussi par la protection des agglomérations contre les crues des cours d'eau qui leur sont proches. Deux types d'enceintes anciennes, jusqu'au VI^e s., sont décrits : l'un rare, à casemates ; l'autre usuel, à édifices juxtes disposés en circonférence — ainsi à Najrān. La mutation vers des fortifications continues semble se faire autour du VI^e s. ; les conquérants sabéens y sont pour beaucoup, de façon explicite (inscriptions de fondation par le *mukarrib* Karib'il Watar fils de Dhamar'alī). Les enceintes qui se développent jusqu'au I^{er} s. apr. J.-C. associent structurellement un parement de pierre, externe, et un massif de brique crue, interne, dont l'épaisseur varie de 2 à 7 m ; ils sont liés par des boutisses. En plan, une enceinte donnée peut associer des éléments très hétérogènes et non contemporains : c'est le cas à Sirwāh. La typologie des tracés des murs est d'ailleurs très diverse : longues sections rectilignes sans tours, sections courbes, enceintes à décrochements « à crémaillère ». En avançant dans le temps, sans grande précision chronologique, les saillants deviennent nombreux et parfois de grande longueur ; des systèmes à étages apparaissent (avec deux niveaux de circulation, à Barāqish) et les hauteurs peuvent approcher la quinzaine de mètres. Qanā' et Shabwa montrent des fortifications exceptionnelles, associant citadelle et grand rempart continu en pierre, et dans le cas de Shabwa rempart extérieur et rempart intérieur. L'observation des portes, d'une façon générale, oppose dans bien des villes fortifiées plusieurs portes simples flanquées de tours à une porte à dispositif complexe, avec une avant-cour notamment, destinée à la perception des taxes (selon une inscription de la porte ouest de Ma'in — RES 2830 ; cf. pour Shabwa, Plinie XII, 63-64 : une seule porte y est permise pour l'encens mais on ne sait laquelle sur le terrain). L'espace *intra muros* ne peut guère être bien étudié que par les exemples de Shabwa (130 socles de pierre, autant de maisons sans murs mitoyens et non encloses ; pas de carroyage initial mais une certaine régularité *de facto*) et Tamna' (quatre portes aux angles ; maisons indépendantes ; constitution progressive d'un urbanisme à tendance régulière, par réduction des espaces vides et formation de rues ; un marché bordé de maisons et d'un bâtiment public occupe un « espace résiduel »), observations qui semblent confirmées à Najrān, Qanā' et Raybūn.

Au chap. VII sont traités les maisons et palais, avec nombre d'études de cas fort précises. Sachant que les seuls vestiges des édifices sont souvent les socles, identiques pour les édifices cultuels ou domestiques de qualité, la question de la distinction est fondamentale et les risques d'erreur existent (le « *main building* » de Tamna', probable palais, n'est formellement pas éloigné du temple de Bar'an à Mā'rib). Schématiquement cependant, pour les maisons, l'escalier axial devant le socle mène, au rez-de-chaussée, à un couloir axial médian qui dessert des rangées de pièces à droite et gauche et conduit au fond à un escalier (pierre ou brique) menant aux étages ; pour les temples au contraire, une salle hypostyle à poteaux de bois précède une ou plusieurs *cella(e)*. Le chapitre détaille un certain nombre d'autres formes, en général ni maison ni temple, qui peuvent s'écarter de ce modèle à plan compact. Mais il abandonne là la question des temples, qui ne font donc nulle part dans le livre l'objet d'un paragraphe groupé, chose un peu regrettable. Les maisons sont très souvent des maisons-tours, et normalement perchées sur socle de plusieurs mètres de haut : les élévations en sont illustrées, avec leurs habitants, sur deux peintures antiques, de Qaryat al-Faw dans le sud-ouest de l'Arabie saoudite et de Jarf al-Yahūdi près de Sanaa, et des inscriptions himyaritiques signalent des cas de quatre ou six étages. La raison du perchement sur

socle n'est pas claire : but de stabilisation sur un substrat irrégulier ou visée défensive, à l'origine, puis installation d'une mode culturelle définitive ? Les pièces du rez-de-chaussée, oblongues et très étroites, ne peuvent avoir servi à l'habitation : c'étaient des réserves alimentaires ou parfois des étables. Il y a quelques cas de fenêtres, voire de lucarnes en albâtre ; l'ardoise est utilisée en certains cas en couverture. Ce sont les maisons de la classe aisée : les palais ne s'en distinguent pas beaucoup structurellement ; le « palais royal » de Shabwa est identifié comme tel par la présence, devant la demeure-tour et en contrebas de celle-ci de près de 3 m, d'une grande cour à portiques sur trois côtés, derrière lesquels règne un bâtiment à plan en U à pièces juxtaposées, à deux étages au III^e s. L'architecture domestique axoumite n'est pas fort éloignée des modèles sud-arabiques (même si des maisons d'Axoum même sont en petit appareil et sans soubassement), avec des élévations à ossature de bois perchées sur des socles à murs de refend orthogonaux déterminant des caissons ; les socles sont plus bas qu'au Yémen, 2 à 4 m, et leurs faces présentent des retraits réguliers de 5 cm tous les demi-mètres. Au Tigray, le très grand palais de Yeha dit « Grat Beal Guebri » se distingue des modèles sud-arabiques, par les redans très marqués du soubassement ; les palais d'Axoum ou celui de Dongur associent un édifice central à grosses tours d'angles, sur soubassement, et une cour inférieure bordée sur les quatre côtés par une série de salles joutées, selon un plan quadrangulaire.

Le dernier chapitre, VIII, propose une approche différente : architecture des périodes tardives, I^{er}-VI^e s. — les chapitres précédents, de fait, ayant surtout traité de la période antérieure, sauf en ce qui concerne Shabwa. Les changements majeurs de la navigation³ par le détroit de Bāb al-Mandeb, entre la fin du II^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. apr. J.-C., justifient d'autre part selon JFB un traitement différent de la période qui suit : « les horizons commerciaux de l'Arabie méridionale et de l'Éthiopie (...) s'ouvrent très largement, et naturellement les emprunts culturels suivent ». Cette période est aussi celle de la montée en puissance de Himyar, un lignage des hautes terres du Yémen, qui du IV^e s. à la conquête perse de 570 règne, convertie alors au judaïsme, sur un grand quart sud-ouest de la péninsule Arabique. Cette conversion est contemporaine de celle du roi d'Axoum au christianisme. L'implantation éthiopienne en Arabie commence au III^e s., et un pouvoir éthiopien règne sur Himyar à partir des années 540. L'étude architecturale porte sur la zone des hautes terres. On y retrouve les grands socles de pierre, à dédicaces de construction encastrées sur les flancs. Dérivent également de l'architecture sabéenne ancienne les très nombreux piliers de pierre à section rectangulaire ou octogonale et leurs chapiteaux monolithes à bandes superposées, mais apparaissent aussi quelques colonnes, voire des chapiteaux à feuilles d'acanthe, inspirés du monde « classique » — ces éléments sont plus rares encore en Éthiopie. Témoignent aussi de relations avec le monde romain un certain nombre de statues divines et royales, de grande dimension, en bronze sur armature de bois : attestées parfois par d'immenses mortaises pour les pieds (grand temple de Shabwa, palais d'Enda Sem'on à Axoum), elles ont parfois subsisté elles-mêmes en partie (tête et statue équestre de Ghaymān, tête de Qaryat al-Faw) ; dans le cas du grand temple de Shabwa au moins, il y a clairement un programme iconographique statuaire, en bronze, équestre, qui évoque des cas syro-romains. Une autre nouveauté de l'époque tardive est l'apparition des arcs, clavés ou monolithes, souvent décorés, parfois en bas reliefs (funéraires). JFB les juge plutôt décoratifs en Arabie, alors que les arcs et voûtes de brique cuite qui se répandent en pays axoumite au IV^e s. (en architecture funéraire souterraine notamment) sont pour lui plus fonctionnels ou structurels. Un intéressant mais trop long développement de J.-C. Bessac sur le travail de la pierre à Axoum fait pendant à celui du chap. III sur les périodes anciennes en Arabie ; il est précieux dans l'exposition des techniques d'extraction, taille et pose des stèles mégalithiques. Une stimulante réflexion est engagée par JFB sur l'évolution en longue durée de la grande architecture axoumite vers sa monumentalité tardive ; elle paraît dériver de prototypes éthio-sabéens remontant au VIII^e s. av. J.-C. mais avec disparition des propylônes de pierre, remplacés par des porches monumentaux en bois.

3. Il faut corriger p. 88, col. 1 et n. 3, une erreur sur le port antique de Myos Hormos (côte égyptienne de la mer Rouge), qu'on ne peut plus localiser à Abu Shaar : il se trouvait 100 km plus au sud, à Qusayr al-Qadīm.

La conclusion compare brièvement les architectures d'Axoum et de Himyar. En robuste contrepoint à l'esprit de rapprochement qui découle d'un tel livre, JFB y insiste sur leur caractère de mondes clos, traditionnels, isolés l'un de l'autre et des grands courants, comme du monde gréco-romain. Au-delà des grands rapprochement structurels soulignés au long de l'ouvrage, deux réalités techniques majeures soulignent les différences : le petit appareil axoumite à moellons opposé à l'appareil régulier sud-arabique ; les complexes armatures de bois en Arabie opposées au bois sans chaînage d'Axoum. Une forte réalité urbanistique aussi : les villes d'Arabie sont fortifiées, au contraire des villes axoumites.

Ce livre pédagogique, précis et technique remplit sa tâche d'outil destiné à faire connaître l'architecture antique éthiopienne aux Yéménites et spécialistes du Yémen et inversement. Fort au-delà de ce premier usage, il fourmille d'informations précieuses qui en font une introduction concrète à ces deux mondes pour les savants qui n'en sont pas familiers. Les historiens, singulièrement, devraient le lire.



SYRIA

ARCHÉOLOGIE, ART
ET HISTOIRE
Tome 93, Année 2016

I – DOSSIER : L'ÉPIGRAPHIE GRECQUE ET LATINE AU PROCHE-ORIENT (JORDANIE, LIBAN, SYRIE)

ALIQUOT (J.), GATIER (P.-L.) & YON (J.-B.), <i>Introduction</i>	13
YON (J.-B.), <i>Quelques cippes funéraires de Sidon, documents nouveaux et méconnus</i>	17
HAENSCH (R.), <i>Safety first? CIL III, 128 et la rhétorique de la securitas</i>	29
SARTRE (M.), <i>Namāra du Šafā</i>	45
SARTRE-FAURIAT (A.), <i>Mothana-Imtān : un village de garnison en Arabie</i>	67
BALTY (J.-C.), <i>Le volumen ou « Schriftrolle » des stèles et cippes militaires dans l'Empire romain : à propos des inscriptions apaméennes de la legio II Parthica</i>	83
VAN RENGEM (W.), <i>Verinius Marinus, un soldat lyonnais mort à Apamée de Syrie</i>	97
FAURE (P.), MATHIEU (N.) & RÉMY (B.), <i>Quand l'Oronte se déversait dans l'Ouvèze, la dédicace de Vaison-la-Romaine au Bel d'Apamée (CIL XII, 1277)</i>	107
REY-COQUAIS (J.-P.), <i>Pierres en errance : Syrie et Liban</i>	129
DECOURT (J.-C.), <i>De quelques inscriptions de Liftāyā, Émésène</i>	137
ALIQUOT (J.), <i>Un duc d'Orient en Arabie</i>	157
ALPI (F.), <i>Les inscriptions justiniennes de Cyrrhus (Euphratéside)</i>	171
FEISSEL (D.), <i>Un nouveau duc syrien du VI^e siècle aux environs d'Anasartha</i>	185
BADER (N.), <i>The Greek and Latin inscriptions in the Governorate of 'Ajlun in north-west Jordan</i>	193

II – ARTICLES

ŁAWECKA (D.), <i>EB IVB pottery from Tell Qaramel (western Syria)</i>	201
DIBO (S.), <i>L'architecture monumentale de Tell Chuera</i>	235
AUGÉ (C.) (†), BOREL (L.), DENTZER-FEYDY (J.), MARCH (C.), RENEL (F.) & THOLBECQ (L.), <i>Le sanctuaire du Qasr al-Bint et ses abords</i>	255
PODVIN (J.-L.), <i>Sur la présence d'Harpocrate à Pétra et en Jordanie</i>	311
CAILLOU (J.-S.) & BRELAUD (S.), <i>L'ère de la libération d'Édesse</i>	321
MONCHOT (H.) & BÉAREZ (Ph.), <i>Des ossements dans les citernes : les exemples de Dharih (Jordanie) et de Qalhāt (Oman)</i>	339
RIBA (B.), <i>Quelques remarques sur les activités liées à l'architecture et au décor sculpté en Antiochène</i>	353
LARSEN (J. M.), LICHTENBERGER (A.), RAJA (R.) & GORDON (R. L.), <i>An Umayyad period magical amulet from a domestic context in Jerash, Jordan</i>	369

III – VARIÉTÉS

NIEDERREITER (Z.), <i>Les sources glyptiques de Tall Šēḫ Hamad</i>	389
ROHMER (J.), <i>Recherches récentes sur les origines de Pétra</i>	397
VILLENEUVE (F.), <i>De Saba à Axoum : un manuel d'architecture</i>	403

IV – NÉCROLOGIES

<i>Christian Augé (Ferryville - Menzel Bourguiba, Tunisie, 2 mai 1943 – Paris, 19 août 2016)</i> [F. Alpi, L. Tholbecq & F. Villeneuve]	411
<i>Paul Bernard (Sainte-Maxime, 13 juin 1929 – Meulan-en-Yvelines, 1^{er} décembre 2015)</i> [H.-P. Francfort]	413
<i>Jean-Paul Pascual (Casablanca, 8 juin 1944 – Aix-en-Provence, 19 octobre 2015)</i> [É. Vigouroux]	421
<i>Jean Sapin (Vançais, 6 octobre 1930 – Lusignan, 20 avril 2015)</i> [F. Braemer]	427

